



## CONTE DE LA MONTAGNE

### LA CONSCRIPTION

L'ANNONCE d'une nouvelle levée de conscrits, dès que l'Empereur fut rentré de l'île d'Elbe, jeta la consternation dans le village.

Les grognards étant partis comme un seul homme pour rejoindre leur Dieu, l'enthousiasme se refroidissait. Deux ou trois conscrits, garçons sans patrimoine, allaient bien d'un cabaret à l'autre, en compagnie de quelques glorieux invalides, mais leurs *tiouhisis* ne trouvaient nul écho.

Une vieille mendicante, la Flotze, allait de porte en porte, la hotte au dos. Après avoir marmotté ses patenôtres, elle offrait aux garçons des onguents mystérieux, assurant qu'elle se chargeait de les faire, sans risques, exempter du service armé. Bien peu se laissaient tenter, car deux ans auparavant, un des plus beaux *boubes* de la paroisse, *Dchan-Piero* <sup>(1)</sup>, était mort après avoir usé d'une de ces drogues.

Chez Jean Madru, à Clairegoutte, c'était une vraie désolation. Colas, le fils, était atteint par la conscription, et sa mère, la Clairette, se sentait devenir folle à l'idée de le voir partir à la guerre.

Devant la décision bien arrêtée des deux hommes, elle ne pouvait rien : Colas refusait d'imiter le fils du meunier, lequel venait de gagner la Suisse, et Madru avait jeté au feu l'onguent aux ulcères, que Clairette avait payé fort cher.

Vaincue sur ces points, mais non résignée, elle cherchait une autre combinaison, mais c'est vainement qu'elle se rendait chaque jour devant la relique de saint Blaise, le patron de la paroisse, elle ne trouvait aucune issue à sa malheureuse situation. Bref, la veille du jour fixé pour la révision, Clairette pleurait, assise au coin de l'âtre ; jusqu'au soir, elle resta là, effondrée.

Les deux hommes avaient meilleure contenance : Colas s'efforçait de dissimuler son chagrin ; quant à Jean Madru, pour ne point faiblir et se donner du cœur, il buvait dès le matin. C'est-à-dire que toutes les demi-heures, il avalait un petit verre. A ce compte-là, il oubliait son chagrin, et, pour s'étourdir davantage encore, il affichait bruyamment des sentiments belliqueux.

Après souper, ayant placé une bouteille de *brimbelle* et deux verres sur la table, il se lança, tout en buvant, dans de vieilles histoires de guerre que Colas, la tête un peu embrumée, entendait confusément, car son père le forçait à lui tenir tête chaque fois qu'il trinquait. Sous l'influence de l'alcool, le jeune homme s'endormit.

Madru haussa les épaules, sourit indulgemment, se versa une nouvelle rasade, et, se tournant vers sa femme, continua son récit. Mais bientôt, il s'arrêta, la langue pâteuse ; sa tête se pencha sur la table, et, à son tour, il s'endormit.

Brusquement, il sursauta. Un cri perçant l'arrachait à son sommeil. Ouvrant les yeux, il vit en face de lui Colas, qui, hagard, regardait sa main droite mutilée d'où le sang ruisselait ; au fond de la pièce, Clairette, les yeux révoltés, se reculait, une hachette à la main. Madru comprit :

« Estropié, hurla-t-il ; elle l'a estropié. »

Le poing levé, il se précipita vers sa femme, mais celle-ci, vaincue par l'effroyable émotion, s'écroulait sur elle-même, privée de sentiment.

Le déshonneur, l'opprobre étaient à présent le lot des Madru. Les mères, les jeunes filles regardaient Colas avec mépris, aussi le jeune homme n'osait plus quitter la maison. Son père restait sombre et renfermé. Malgré tout il avait soigné avec dévouement Clairette atteinte d'une fièvre cérébrale. Elle achevait de se rétablir.

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre.

Les nouvelles de la guerre étaient rares, au début. Soudain, comme un éclair, se répandit le bruit de la défaite. Waterloo fut le coup de-tonnerre.

Puis ce furent l'invasion, l'arrivée des hulans et des cosaques, le retour du roi. L'épopée napoléonienne prenait fin. Cependant, dans les montagnes des Vosges, une bande de partisans essayait de faire face à l'irréparable désastre. A cheval sur les deux versants alsacien et lorrain, ils cherchaient à couper les communications des Alliés.

Un soir que Jean Madru était allé irriguer son pré des Feigneulles, un coup de sifflet partit du coin d'un bois. Un partisan désirait sans doute quelque renseignement. Il s'approchait pour le lui fournir, lorsque, tout près de lui, une voix cria : « *Ne li d'mande rin ; ça lo çu qu'è estropi so fé* » <sup>(2)</sup>.

Sous l'outrage immérité, Madru pâlit. Se ressaisissant, il descendit à la maison, retira d'une cachette son vieux fusil, et, bousculant sa femme qui voulait l'empêcher de sortir, il gagna les bois.

Une nuit, une poignée de sable lancée contre les vitres réveilla Colas. Il descendit ouvrir. Sur une civière, quatre hommes apportaient Jean Madru, grièvement blessé. Il fallut calmer Clairette, qui poussait des cris perçants et injuriait les hommes. Jean dut la menacer de se faire reporter au dehors, si elle ne le laissait mourir en paix.

Dans la même nuit, il expirait, tenant dans sa main la main mutilée de son lis. Alors, devant sa mère folle d'épouvanté et qui se tordait les bras de désespoir, Colas prit le fusil du mort et s'en alla avec les partisans.

A de rares intervalles, Clairette put revoir son fils. Parfois, un avis lui parvenait, un rendez-vous était fixé ; elle accourait chargée de provisions. Mais ses instances et ses larmes ne purent fléchir la résolution de son fils ; il refusait le quitter ses compagnons.

Un soir, dans une marcairie de Boslimpré, elle vint au rendez-vous, mais Colas ne s'y trouvait pas. « Il repose », lui dit-on, et on voulut la renvoyer.

Elle s'obstina à attendre le jour. Son fils ne paraissant pas, elle se fâcha et exigea qu'on la conduisît près de lui.

Un partisan la guida vers la forêt. Au milieu d'une clairière, il lui désigna, tracés au charbon, sur un roc, deux traits figurant une croix :

« *I r'pose to là* <sup>(3)</sup> dit-il rudement.

Elle passa là deux jours et deux nuits, prostrée, comme folle. A la fin, les partisans la firent reconduire chez elle.

Un détachement d'une vingtaine d'Autrichiens, venant du bas de la vallée, remontait vers Fraize, lorsqu'en arrivant à Clairegoutte, un violent orage le surprit. Les soldats se réfugièrent dans la grange de Clairette Madru.

En apparence indifférente, elle les laissa s'installer, dédaignant de répondre à leurs questions.

Sur le soir, des voisins compatissants vinrent à plusieurs reprises la chercher, pour la soustraire aux dangers qu'elle pouvait courir : dans la grange, sur les bottes de paille, les soudards, ivres pour la plupart, chantaient à tue-tête.

Elle refusa tout net, et, écartant son fichu, elle montra, sur sa poitrine, la hachette du couvreur, au tranchant effilé.

« *Dje sais m'nè seurvi* <sup>(4)</sup> », dit elle avec un sourire navré.

La nuit tomba. Soudain, de la maison Madru, des appels, des vociférations, des blasphèmes s'élevèrent. En un instant tout le hameau accourut ; on se précipita aux portes : on ne put en ouvrir aucune.

A l'intérieur, c'était un concert de hurlements fous. Puis tout se tut. Et de toutes les fissures, de tous les orifices de la maison, une acre fumée s'échappa, des lueurs d'incendie brillèrent. D'un bond, le feu gagna le toit de bois, dont les essandres se tordirent en crépitant ; personne n'était sorti de la maison en flammes.

---

<sup>2</sup> Ne lui demande rien ; c'est celui qui a estropié son fils.

<sup>3</sup> Il repose là.

<sup>4</sup> Je sais m'en servir.

Quand on déblaya les ruines fumantes pour dégager les cadavres des victimes, on reconnut, parmi les corps calcinés, les restes à demi-carbonisés de Clairette. Repliée sous elle, une main, intacte, étreignait encore la hachette sanglante.

Quelques mois après ces événements, on retirait d'un bras de la Meurthe, vers le pont des Gravieres, le cadavre du fils du meunier. Rentré depuis quelques jours de la Suisse, le jeune homme s'était enivré la veille. On supposa que, trompé par l'obscurité, il était tombé à l'eau. Plus tard seulement, on apprit qu'il s'était querellé avec le *Boho* <sup>(5)</sup>, un ancien soldat licencié ; mais sur le moment, toutes les langues se turent.

Comme on procédait aux constatations légales, un vétérana, la tête couverte de pansements, arrivait par le chemin de Clairegoutte. C'était le grand *Beur-londo*, des lanciers de la garde, un héros des guerres de la République et de l'Empire.

A Waterloo, pour terminer sa carrière militaire, il avait reçu trois coups de sabre sur la tête en chargeant les horse-guards, et on l'avait ramassé à demi-mort sur le champ de bataille. Reconnu, il fut aussitôt entouré et fêlé.

Quand on l'eut mis au courant de ce qui se passait, il hocha gravement la tête : « Voyez-vous, dit-il sentencieusement, la destinée, c'est la destinée ; quand la mort vous guette, c'est folie de prétendre lui échapper. Ainsi, me voilà vivant après vingt ans de guerres et d'expéditions lointaines, alors que ce jeune garçon, après avoir fui la conscription, est revenu, en pleine paix, mourir tragiquement dans sa paroisse.

« C'est comme les Madru, dont on vient de me raconter l'histoire : Clairette voulant éviter à son fils les dangers de la guerre, s'est jetée avec les siens dans les mortelles aventures. Mais elle a, du moins, courageusement réparé sa faute. »

S'adressant à un groupe de jeunes gens, le soldat ajouta :

« Que ceci, conscrits, vous serve d'enseignement. On peut, en commettant une lâcheté, se soustraire aux dangers de la guerre. On n'en reste pas moins exposé à d'autres coups du sort et aux risques de la vie courante. Alors, mourir pour mourir, n'est-ce pas ? le plus simple est encore de faire son devoir ; la destinée, c'est la destinée ! »

Beurlondo avait raison, et il acheva de le démontrer. Ce vétérana couvert de blessures se maria au pays, eut des enfants, et mourut, presque centenaire, très paisiblement dans son lit.

J. VALENTIN.

---

<sup>5</sup> Habitant de Clefcy ou de Ban-sur-Meurthe.